

Le rap jeune à Tizi-Ouzou : la réinvention d'un espace dénigré par la dénonciation d'un système et de normes sociales jugées injustes et inappropriées

L'article vise à mettre l'accent sur un parler qui ne cesse de gagner du terrain et qui, par la suite, suscite beaucoup de remous. Cette variété est un parler qui reflète l'influence des facteurs sociaux notamment la pauvreté, l'isolement et la violence sur le comportement langagier des jeunes dans l'espace urbain. L'étude de ce parler est inséparable de l'étude du contexte social de la ville et de son histoire. Les caractéristiques de ce parler sont essentiellement lexicales. La langue des jeunes puise dans divers procédés sémantiques et formels qui sont l'objet d'étude de l'article.

Les années 1990 ont témoigné de l'éclosion d'un parler, notamment entre les jeunes, que les linguistes sont convenus d'appeler le français contemporain des cités (FCC). Ce parler fut un phénomène de mode, raison pour laquelle les médias, la musique et la littérature ont eu recours à son lexique, contribuant de la sorte à sa vulgarisation et sa propagation. Si les banlieues étaient le lieu d'origine de cette variété, ce parler les a dépassées et s'il était essentiellement pratiqué par les jeunes des cités, il est devenu commun à tous les adolescents, couches sociales confondues, et même à des adultes. Les fins de ce parler varient en fonction des interlocuteurs ; elles peuvent être identitaires, cryptiques ou ludiques. Les usagers de ce parler tentent soit d'affirmer leur appartenance à une couche sociale marginalisée, soit de rendre leurs discours mystiques devant un intrus, soit de suivre l'air du temps. L'article braque la lumière sur la conjoncture sociale des milieux urbains et sur le vécu de leurs habitants. Les quartiers de la ville de Tizi-Ouzou d'où sont issus ces rappers sont, à vrai dire, des lieux de réclusion et des ghettos de frustration. La violence juvénile liée à la cité traduit la désorientation des adolescents.

La contre légitimité linguistique pour dire le désarroi des jeunes

Il s'agit de mots qui n'ont pas perdu le poids de leur origine et qui sont utilisés particulièrement par les jeunes pour deux raisons. En premier lieu, pour souligner leur appartenance à un certain milieu social et géographique, à savoir les quartiers urbains. Il s'agit d'un sociolecte qui cherche une sorte de contre légitimité linguistique, pour afficher le désarroi des jeunes face à une société dont ils ont le sentiment qu'elle les abandonne. En second lieu, il s'agit de suivre la mode langagière en vogue :

Il demeure que l'argot des cités se caractérise par sa fonction symbolique : l'élaboration d'un langage commun est destinée avant tout à cimenter la connivence à l'intérieur du groupe en même temps qu'il exclut celui qui n'en fait pas partie. (Liogier, 2002, p. 46).

C'est ce que les linguistes ont appelé la fonction identitaire :

Les fonctions identitaires jouent pleinement leur rôle et la revendication langagière de jeunes et de moins jeunes qui se situent en marge des valeurs dites légitimes [...] est avant tout l'expression d'une jeunesse confrontée à un ordre socio-économique de plus en plus inégalitaire, notamment en matière d'accès au travail. Les fonctions crypto-ludiques n'occupent plus désormais la première place. (Goudaillier, 2002, p. 13-14).

Le parler des jeunes abonde en termes d'origine argotique, qui ont un attrait particulier, notamment chez les adolescents soucieux de contredire les normes et d'exprimer leur ennui :

Haut du formulaire

Il est le reflet langagier de la crise d'identité que connaît surtout la jeunesse scolaire et étudiante, plus ou moins marginalisée par rapport aux circuits d'intégration traditionnels. Confrontée à la massification des enseignements secondaires et supérieurs, à l'approfondissement du fossé des générations, à la dévalorisation des diplômes et aux menaces de déclasserment, une importante partie de la jeunesse manifeste son désarroi, voire son anxiété, notamment par le recours à un signum de classe, ici sociolinguistique, c'est-à-dire à des signes d'appartenance à un corps cherchant à se définir et s'affirmer, se situer par rapport à des systèmes de valeurs sociales et symboliques. (Lesigne, 2000, p. 66).

Ceci dit, l'homogénéisation de la conjoncture sociale pour les protagonistes a mené à une relative homogénéisation de leur comportement linguistique. Ils utilisent un parler propre à eux, où tous se reconnaissent, dans leur

expression et leur mode de vie. L'auteur de ce texte décrit la vie qu'il mène en ces termes :

« **Bienvenue en enfer** »

*mrehba bik fi djihanname
win cha3b der tla3 ou lfeqr mazal iheddem les jeunes tehlem b lkas
3tini garou n3emmer rassi
nhebbe nrasi
nhebb n passi
zidou m3ah cha3rou mfassi mazalou **chomedu**
lihala ça ne va pas ki hargou rahou b3id
g3ad maayatfahamch m3a **daron** fi darou
guelbi har fi blad kter 3liyya le vice
les jeunes cha3b nsani rteb ssah bel3ani
madam lhoukm klani heqqi mektoub 3el fani
hkinalhoum ma amnouche fehhemnalhoum ma feh mouche
djerhi kbir ou ma tzidlouche.*

Dans ce texte, nous pouvons relever deux termes en argot comme « daron », « chômedu », qui signifient respectivement père et chômage. « Chômedu » et sa variante graphique chomedu, qui dérivent de « chôment » vers le milieu du xx^e siècle, peuvent désigner soit le chômage, soit le chômeur. Pour le terme « daron », plus précisément vers 1791-1792, le peuple désignait le roi et la reine de France par Daron et Daronne. Les deux termes peuvent signifier, aussi, les maîtres et les patrons tenanciers d'une maison close.

En insérant des termes du vieil argot dans leurs discours, les jeunes tizi-ouziens affichent leur volonté de contredire la langue standard — par suite la société — et aussi leur volonté d'imiter les jeunes rappers français. C'est un moyen pour eux de dévoiler leur colère, leur insatisfaction, voire leur mépris. Ils trouvent refuge dans des productions linguistiques qui exploitent le vieil argot pour prouver leur ancrage social aussi bien qu'identitaire dans les cités.

Parmi les autres termes argotiques en vogue chez les jeunes et répandus dans leurs textes, on trouve celui de « mec » qui désigne un homme ou un individu quelconque. Il s'emploie parfois comme terme d'amitié. Son usage est attesté depuis le début du xix^e siècle :

*Chouf chouf ce **mec** rahou itir meskine khellawlou décor
Chouf le **mec** hab idkhel direct l dja babak.com
ferhane rahou i pirati au même temps téléchargé
khok bda i tchati ou babah i mati
chefnakoum wellitou dwab
même le monde wella bête*

*men dourka rana heyyine lehyat rahi sur internet
ida cheft un **mec** igoulek nguessrou f facebook
dir fha anniversaire f les comi's
kteb koulchi mebroukya le **mec**.*

Nous avons également relevé la désignation de parties du corps qui sont relatives à la sexualité, ce qui les revêt, dans la société algérienne, d'une certaine vulgarité. C'est le cas de : « dinosaure » et « flûte » qui désignent le sexe masculin, « mallette » qui désigne le sexe féminin, « petits soldats » qui désignent les spermatozoïdes, « henturi » qui signifie à poil, « 106 » qui désignent un efféminé, le « 16-4 » qui désigne un homosexuel, « cabas » qui désigne la partie basse et charnue du tronc humain et « gouzins » qui renvoie aux seins :

*djibi la cam ida kan
dir fha conversation sponsorisé par msn
sahbi wella vidéothèque ibi3 les vidéos pirati ou hawa rah **hanntouri**
wella les chaines internet 3emmer la carte de crédit
idjri ki lmehboul ajouter moi comme ami
yajbad son **dénosaure** ytahiyalaha fla cam
c'est comme si rani 3dew ou lazem betta naccepti
wellaw ga3 des pervers.chemtou lhala f lycée
des **petits soldats** partout bach itilichargi
télécharger idmate vidéo telheq rapide
gouli kho 3endi zhar chouf ketteb elmektoub
dert hwayedj m3a madame ou la vidéo rahi fi youtube
ana koulilha 3andek di **gouzins** ihablu
hya tahdar balmariage walkaba manhadrou
hasbatni un **164** wala un **106**.
Wana ma **flûte** rahi tachki wa3la ta **malette** rahi tsakisi. »*

Le parler des jeunes tizi-ouziens est une langue crue, où la pudeur et la pureté font défaut et où la sexualité foisonne. Ce faisant, plusieurs verbes relatifs à l'acte sexuel ont été relevés, comme à titre d'exemple le terme « *spanpan* », « *tiri* » du français « tirer » qui signifie posséder sexuellement, du point de vue de l'homme. C'est l'équivalent du verbe « baiser » en français, un verbe érotique qui a fait son apparition chez les jeunes adolescents. L'expression « *adnawath* un coup », « prendre un coup », « *adnakas akdhim* », (enlever la crasse) se réfère au coït. Le mot « *spanpinou* » signifie « la masturbation ». C'est un emploi très intime du verbe usuel :

*Samaouni voyou la3kal ulach
Hamlagh azin nak
dhahwawi*

Je m'en fou de la société
Ikarhouni bla Saba wana zkara fal3dyan
*Les jeunes urufin **aspanpan***
Les filles ga3 bnat lfamilia
Ana machi sérieux
*Yanghayi **spanpino***
Les filles ikarhouni
*Ana nhab **antiri***
Les filles mafahmouni
Ana nhab natzawaj
Les filles mayhabouni
Aya khoya nrouhou da 3achour
Adnawath un coup
Adnakas akdbim
Ana manich voyou
Habit bark n3ich.

De ce qui précède, nous constatons que la culture qui prédomine chez les jeunes est une culture des rues où les gros mots, les termes relatifs au sexe, à l'obscénité prédominent. Ceux-ci prennent place dans les différents échanges verbaux, que ce soit dans les relations conviviales, entre pairs et copains, ou dans les relations conflictuelles, comme les rixes et les bagarres. Les interjections argotiques qui sont à l'accoutumée accompagnées de gestes de main sont entendues quotidiennement dans les établissements scolaires, les halls des immeubles, les rues. Les jeunes sont bien dans leur peau en utilisant des termes crus, à même de susciter le dégoût chez les puristes et les adultes qu'ils veulent choquer. Ils y sont habitués et ne les trouvent guère déplaisants. Ils y ont recours dans leur quotidien et apprécient leur usage.

Le rap tizi-ouzien : la réinvention symbolique de l'espace dénigré par l'injure face à la norme

L'obscénité de l'argot sexuel, les termes grossiers et les insultes constituent un terrain d'invention pour les jeunes tizi-ouziens. Quoique, dans les textes que nous analysons, nous ne constatons pas un foisonnement de ces termes puisque notre corpus est considéré comme un objet travaillé par ces jeunes rappers qui aspirent à la reconnaissance de leur produit artistique, destiné à la vente. De ce fait, certains de ces termes sont censurés mais nous avons pu retrouver les textes originaux, lorsque nous avons expliqué aux rappers l'objectif de notre travail de recherche.

En effet, l'expression « les fils de pute », « *el3atayins* = les putains », « *laklab* = les chiens », (*araw n3atika* = les fils de Atika Bouteflika), « les

poufiasses », toutes ces expressions sont utilisées pour désigner les tenants du pouvoir en Algérie. L'expression « fils de pute » s'emploie comme injure pour dévaloriser l'autre, elle peut avoir le même sens que « *laklab* » (les chiens), « les putains », « poufiasses », etc. Dans le texte « Bienvenue en enfer », on peut lire :

lihab icoli lablad bienvenue en enfer
Les fils de putes maykhafou mawalou
Yaklou bla chaha laklab
Bla mayakhdam yastfad bienvenue en enfer
ElZatayin hakmou lablad
Oydhakou Zlina les poufiasses.

Ces termes s'inscrivent dans le cadre des injures, « poufiasses » qui désigne la femme vulgaire, la prostituée, une fille infidèle en amour et il peut aussi avoir le sens « de femme quelconque ». Pourquoi donc associe-t-on toutes ces vulgarités aux tenants du pouvoir ?

Le rap, derrière son expression sur le quotidien, questionne plus profondément les rapports qu'entretiennent ses acteurs avec l'espace public. Car, derrière ces expressions grossières véhiculant une idée dépréciative des « tenants du pouvoir », se dissimule la contestation de l'espace public dont l'agencement reflète l'ordre social attaché à une certaine vision de la société. C'est pourquoi, forcer « l'espace de la norme » revient à adopter une posture contestataire d'injure face à un espace de vie qui respire la règle, la norme, le standard social et que rejette une part de la population des rappers. L'injure, la grossièreté, prennent alors une tout autre ampleur et dévoilent une dynamique contestataire, revendiquée par les individus.

Par ailleurs, cet affrontement verbal a pour but de dénigrer et de déstabiliser l'autre (les tenants du pouvoir). Les mots ont pour but de mettre en évidence un certain nombre de valeurs caractéristiques de la communauté d'appartenance. Il s'agit ici d'exprimer son mécontentement vis-à-vis des tenants du pouvoir qui sont « en haut », qui sont censés représenter « le bonheur », et qui occupent un rang social valorisant ; on utilise des mots dévalorisants exprimant la situation des gens qui sont en « bas », qui vivent un « malaise » social et qui occupent donc un rang social dévalorisant. Car, dans la conception culturelle de l'espace, le « bon » est en haut, le rang social lié au pouvoir, est en haut. Le bas est la plus mauvaise situation, l'obscénité permet ainsi de rétrograder le haut en le tirant vers le bas. La lutte de ces jeunes rappers a pour objectif de changer leur quotidien et d'améliorer leur vie en dépassant les

mauvaises situations qu'ils vivent et de renvoyer leur malheur au passé, afin d'atteindre le haut et de vivre des lendemains meilleurs.

Aussi, ce haut, il faut le concevoir au sommet et élever ses revendications contre lui. Le bas, c'est l'enfer, situation générée par la mauvaise gestion de ceux qui sont en haut :

*lihab ikouli lablad bienvenue en enfer
Yaklou bla chaha laklab.*

L'enfer se réfère ici à la mauvaise situation que vivent ces jeunes. De la sorte, les postures basses renvoient à un vécu que les jeunes souhaitent abandonner. Pourtant, cet abandon passe d'abord par la dévalorisation et la rétrogradation de celui qui est responsable de la mauvaise situation, l'injure est ainsi considérée comme le moyen d'exorciser le mal en en parlant. L'obscénité, et plus particulièrement l'injure, joue selon P. Guiraud, dans le langage populaire « le rôle cathartique qu'Aristote prête à la tragédie, en associant des instincts fondamentaux frappés d'interdits sociaux et religieux » (1975, p. 47).

Un autre procédé consiste aussi à comparer le pouvoir aux animaux. Cette tentative consiste à « renommer l'adversaire réel ou imaginaire ». Ce qui fait dire à N. Huston (1980, p. 90) que cela entre dans le cadre de la nomination de l'interdit. Nous avons cet exemple :

Yaklou bla chah laklab. (Ils mangent sans modération ces chiens.)

Chez les Algériens, le mot employé pour désigner avec mépris quelqu'un et nommer l'injure est « *kalb* » en arabe dialectal et classique, « *aqjun* » en kabyle, c'est-à-dire chien en français qui est utilisé pour signifier à la fois : mauvaise réputation, un pervers, un corrupteur, etc. bref, celui qui n'a pas honte de ce qu'il entreprend.

En définitive, nous avons donc identifié dans cette analyse, les hommes politiques « du pouvoir » comme la première cible ou tout simplement la cible privilégiée des rappeurs qui les accusent d'être responsables de la situation de galère qu'ils vivent. Le président A. Bouteflika est l'une des personnalités politiques les plus ciblées avec le surnom d'Atika, référence faite à l'actrice algérienne de petite taille (Atika), surnom qu'il a acquis depuis les événements de Kabylie en 2001. Rappelons que le président lui-même a déjà qualifié les Kabyles de nains dans l'un de ces discours prononcé dans la ville de Tizi-Ouzou. Les jeunes rappeurs en gardent un mauvais souvenir et ne cessent depuis de l'appeler « Atika ». Nous avons cet extrait :

Atika la poufiasse.

Il arrive des moments où c'est toute la classe politique qui est dénigrée :

rah txalsu kul dem3a men 3in ta3 cha3b tagtar
Les politiciens rxas qui aboient haw-haw

« *Haw-haw* » reprend l'aboïement des chiens et permet de faire la relation avec les politiciens considérés dans ce passage comme des chiens. Dans un autre texte, on remarque aussi l'utilisation du mot « chien » : « *melmouradia lchiraton*, les chiens ont construit l'Algérie avec du carton ».

Conclusion

Nous pouvons dire que l'obsène a une vertu thérapeutique dans la mesure où c'est un moyen d'extérioriser des sentiments profonds. Les jeunes rappers éprouvent le besoin de dire leur amertume et leur désarroi. Nous avons aussi constaté que la cible préférée de ces jeunes est l'homme politique, considéré à leurs yeux comme responsable direct de leur situation. Ces hommes politiques ne sont plus des modèles à cause de leurs comportements. Le plus en vue dans cette tentative de dénigrement est le premier responsable du pays auquel on fait endosser tous les malheurs de la jeunesse.

En effet, avec leurs micros, depuis leur espace, ces jeunes rappers dénigrent, contestent l'espace approprié par le pouvoir, à travers l'injure envers ses représentants, avec l'obsène proféré contre les tenants du pouvoir. L'espace social des jeunes rappers est réinventé pour se venger de manière symbolique de ces politiques. De même, on comprend mieux pourquoi Bocquet et Pierre écrivent : « mettant un nom sur le désespoir, le rap donne une voie aux proscrits, leur permet de revendiquer, de communiquer, d'avoir une place sur la terre » (1997, p. 72).

Ainsi, à travers leurs cris, « le bas métaphorique » qui symbolise la situation des jeunes, la situation générée par la mauvaise gestion des politiques, appartiendra au passé, « le haut » demeurant le but à atteindre, il est du domaine de l'avenir. Ces métaphores de la verticalité sont donc intimement liées à l'axe du temps. Le haut c'est le futur, le bas c'est le présent qu'il faut dépasser et renvoyer au passé. Le présent quant à lui demeure lié à l'espace immédiat, c'est-à-dire au lieu de résidence, le « bas » ne deviendra un passé que lorsque ceux qui sont en haut trouveront des solutions et comprendront les aspirations de ceux qui sont en bas. C'est pourquoi, ils représentent leur état actuel par l'enfer.

Par ailleurs, le présent c'est l'enfer parce que l'autre c'est l'enfer. De la sorte, le présent ne deviendra passé que lorsqu'ils battront et rétrograderont